DISSERTATION

N° 170.

SUR

L'AMÉNORRHÉE,

PRÉCÉDÉE DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 6 août 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR E.-J. PINDRAY, de Mareuil,

Département de la Dordogne.

Propter uterum mulier tota morbus est.

HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, *Examinateur.*
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur.*
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS, *Président.* / DUPUYTREN, *Suppléant.* / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Blandin.	Gibert, *Examinateur.*
Bouillaud.	Hatin, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled, *Suppléant.*	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Docteur en médecine.

Daigne agréer cet opuscule comme un témoignage authentique de ma plus tendre amitié; comme un trop faible gage de ma reconnaissance éternelle pour tant de soins bienveillans, pour tant de sacrifices généreux, que ton inépuisable bonté m'a toujours prodigués. Heureux par toi, combien ne le serai-je pas encore, si je puis compter long-temps sur les secours utiles que ton expérience éclairée me promet, pour diriger mes pas dans la carrière épineuse que je vais parcourir!

A MES FRÈRES ET SŒURS.

Attachement inviolable.

E.-J. PINDRAY.

A MON PÈRE.

Docteur-en médecine.

A MES FRÈRES ET SŒURS.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉNORRHÉE,

PRÉCÉDÉE DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LA MENSTRUATION.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Vouée, par sa constitution délicate, à une vie calme et sédentaire, exempte des grandes secousses, des travaux pénibles et de l'activité sans cesse renaissante auxquels l'homme, par la supériorité de son organisation physique, se trouve seul assujetti, il semblerait que la femme dût être moins exposée que lui à contracter des maladies; cependant il n'en est pas ainsi : à l'abri des vicissitudes extérieures, elle porte en elle le germe et, pour ainsi dire, la source de tous les maux. Faible comme l'enfant, par rapport à sa constitution corporelle, plus sensible que robuste, plus mobile que capable de mouvoir, ses organes, sans résistance et sans énergie, cèdent aisément aux moindres

impulsions qu'ils reçoivent ; de là, cette singulière aptitude au défaut d'équilibre dans l'accomplissement des divers actes de la vie. Mais c'est surtout à l'influence qu'exerce l'utérus, uni par tant de sympathies étroites avec les autres organes de l'économie, qu'il faut rapporter la cause de toutes ces altérations nombreuses, de toutes ces anomalies diverses que l'on voit si fréquemment éclater. Régulateur vivant de tous les systèmes, de tous les appareils, tous sont plus ou moins subordonnés à son empire, et c'est du trouble, ou de l'intégrité des fonctions qui lui sont dévolues, que résulte également le désordre ou l'harmonie de la santé.

Cette vérité, qui, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, a été l'objet des méditations de tant d'observateurs éclairés, offre cependant encore un vaste champ à parcourir ; et si j'ose l'aborder à mon tour, ce n'est pas que je prétende en surmonter les obstacles, mais dans l'unique désir d'apprendre à soulager un sexe qui, par le seul intérêt qu'il inspire, a tant de droits à notre sollicitude. Aussi, ai-je choisi de préférence l'aménorrhée, comme étant l'une des affections que l'on observe le plus communément chez la femme, et par cela même, la plus importante à étudier.

Avant d'en commencer l'histoire, j'ai cru devoir entrer dans quelques considérations générales sur la menstruation, parler de son importance et de sa nécessité, dire quelques mots du retard qu'elle éprouve dans son développement primitif, ce qui devra me conduire avec ordre à la question principale de mon sujet, c'est à dire à ce qui a rapport à la suppression lente ou subite et non naturelle de cette évacuation périodique, pendant cet intervalle de la vie qui sépare l'époque de sa première apparition de celle de sa cessation définitive.

De la menstruation.

Toutes les femmes, à quelques exceptions près, infiniment rares, sont sujettes pendant un certain temps de leur vie, que j'appellerai période de la vie utérine, à un écoulement de sang qui se fait par la

vulve à peu près régulièrement tous les mois, commence, dans nos climats, à l'âge de quatorze à quinze ans, pour ne se terminer d'une manière naturelle qu'à celui de quarante-cinq à cinquante, excepté pendant le temps de la grossesse et de la lactation. « Cet écoulement, dit *Roussel*, est dans la femme le signe, et pour ainsi dire, la mesure de la santé; sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvemens vitaux s'altère, l'ame tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement. »

La menstruation apparaît ordinairement avec les autres signes de la puberté : à cette époque, tout s'ébranle, tout change dans l'économie de la jeune fille; en même temps que le corps acquiert de la perfection dans son développement, à cette élégance des formes, à cet ensemble de perfections physiques qui annoncent les plus beaux jours de son triomphe, se joignent aussi mille autres perfections au moral : déjà les jeux folâtres de l'enfance ont fait place à de plus tendres inquiétudes; son cœur, pour la première fois, a senti le besoin d'aimer et de plaire; une teinte de mélancolie est répandue sur sa physionomie; des désirs vagues viennent l'agiter; elle recherche la retraite et la solitude; les impressions les plus légères l'affectent et l'émeuvent. L'utérus, jusqu'alors plongé dans une sorte d'engourdissement, se réveille, et fait éprouver des sensations auparavant inconnues; les mamelles se gonflent et deviennent plus sensibles; des tensions douloureuses se font sentir dans les lombes et dans l'hypogastre; elle éprouve de la pesanteur, de l'engourdissement dans les membres, un malaïse général, des frissons, des éblouissemens, de la céphalalgie, des épistaxis; le pouls est irrégulier, plein, dur, quelquefois rebondissant. Tous ces phénomènes sont les avant-coureurs d'une nouvelle scène qui va bientôt avoir lieu : une certaine quantité de sang, tantôt pur, tantôt mêlé à de la sérosité, s'écoule, et tout rentre dans l'ordre et dans le calme. Cet écoulement, auquel les femmes donnent les noms de *règles*, *mois*, *ordinaires*, *lunes*, *affaires*, etc., d'abord peu abondant, revient ordinairement d'une manière assez irrégulière pendant les cinq ou six premiers mois, reste même quelquefois plusieurs mois

sans reparaître, et constitue ce qu'on appelle la *menstruation*, lorsqu'il est périodiquement établi.

Le retour de chaque époque menstruelle est à peu près caractérisé par les mêmes symptômes; pendant toute sa durée, la jeune fille est douée d'une plus grande susceptibilité qu'à l'ordinaire, et mérite par conséquent plus d'égards de la part de ceux qui l'entourent; ses yeux, devenus plus caves, brillent d'un moins vif éclat; un cercle bleuâtre les entoure, et ce n'est qu'à mesure que l'écoulement approche de sa fin que disparaissent ces phénomènes apparens d'un secret que la pudeur voudrait en vain nous cacher.

Il peut cependant arriver que, chez quelques femmes, les règles se soient manifestées sans avoir été précédées ou accompagnées d'aucun signe sensible, tandis que chez d'autres, au contraire, elles aient été annoncées par des troubles beaucoup plus marqués.

L'époque de la première menstruation varie suivant le climat, le tempérament, le genre de vie; en général, elle a lieu beaucoup plus tôt dans les pays chauds et chez les jeunes filles d'un tempérament sanguin et nerveux. Dans les régions septentrionales, où la nature est languissante, où tout est retardé dans son développement, chez les femmes lymphatiques, dont la circulation est peu active, la sensibilité presque nulle, la fibre molle et les organes sans énergie, ce n'est qu'à un âge beaucoup plus avancé qu'on l'observe. Rien d'ailleurs n'est plus difficile que d'établir des données, même approximatives, à cet égard; mille causes diverses, telles qu'un régime trop succulent, une vie oisive, l'habitation des grandes villes, la fréquentation des bals, des spectacles, les lectures lascives, en exaltant l'imagination des jeunes personnes, en les tourmentant par des illusions prématurées d'amour et de plaisirs, hâtent presque toujours l'époque de son apparition, tandis qu'elle est retardée chez celles qui, se trouvant dans des conditions tout opposées, mènent une vie sobre et tranquille, à l'abri des orages qu'enfantent la luxure et la sensualité. Ainsi, la différence qu'on observe pour chaque pays existe pour la même province, pour la même cité. A Paris, on en voit qui sont réglées à

dix à onze ans et même beaucoup plus tôt, tandis que d'autres ne le sont qu'après la vingtième année; celles de la campagne, qui se livrent à des travaux pénibles, sont aussi moins précoces.

La durée de chaque époque menstruelle diffère aussi suivant le climat, le tempérament, la manière de vivre et les circonstances où la femme se trouve placée; terme moyen, elle est de trois à six jours pour nos climats.

Il est assez difficile de déterminer d'une manière exacte la quantité de sang versé à chaque écoulement des règles: *Hippocrate* la portait à deux cotyles (environ vingt onces pour la Grèce); *Freind*, à la même quantité en Angleterre; M. *Richerand* l'évalue de trois onces à une livre en France; *Beaudelocque*, à trois onces seulement; mais c'est avec raison, je crois, qu'Hoffmann a dit: « *Sanguinis quæ ejicitur singulis mensibus quantitas determinari nequit.* » Quelques femmes, en effet, ne font que marquer, d'autres ont leurs règles très-abondantes et presque continuelles; en un mot, chaque femme, suivant sa constitution, le lieu qu'elle habite, ses habitudes, ses mœurs, son genre de vie, peut offrir, à cet égard, des différences qu'il est tout à fait impossible de préciser. On n'a pareillement que des notions vagues sur la quantité relative aux climats du nord et du midi; cependant il est à présumer qu'elle est plus abondante dans ces derniers.

Depuis Moïse, et probablement avant lui, on a eu tour à tour des opinions différentes, j'ajouterai même quelquefois ridicules sur la nature et la qualité du sang menstruel. On voit le législateur des Hébreux prendre des mesures sévères pour éviter l'approche des femmes pendant l'écoulement des règles, parce qu'il les regardait comme impures; cependant *Hippocrate* et *Aristote*, qui vécurent après lui, étaient tellement persuadés que ce sang ne diffère en rien de celui du reste de l'économie, que le premier le comparait au sang d'une victime qu'on vient d'immoler: « *Procidit autem sanguis sicut a victimâ si sana fuerit mulier;* » et *Aristote* à celui qui coule d'une plaie récente. Malgré des autorités si puissantes, *Pline*, qui vint ensuite, et plus tard *Palladius*, *Columelle*, *Charleton*, *de Lamotte* et la plupart des au-

teurs du moyen âge, ne craignirent pas de lui attribuer toutes sortes de propriétés délétères, et de le regarder comme un poison capable de provoquer tous les maux. On prétend que même encore, dans certaines parties de l'Amérique, les femmes, pendant leurs époques, ne peuvent sortir en public sans être revêtues d'un signe qui les distingue, afin que chacun puisse les éviter. Cette opinion, qui n'existe guère plus que parmi les gens du vulgaire, se trouve entièrement rejetée des médecins et de tous les esprits éclairés. On conçoit néanmoins que le sang puisse être altéré par son mélange avec les mucosités de l'utérus ou du vagin, surtout si la femme est malpropre ou malade, et l'on explique par là comment de pareilles erreurs sont encore accréditées de nos jours parmi des gens crédules, chez qui la propreté d'ailleurs n'est pas la vertu favorite.

Aucune question, peut-être, n'a donné lieu à plus d'hypothèses que la cause de la menstruation, et cependant, il règne encore à cet égard une grande obscurité : ce serait perdre mon temps que de vouloir les énumérer toutes; qu'il me suffise de dire que, malgré les raisons plus ou moins captieuses qui ont tour à tour été données jusqu'à présent, on n'est parvenu à rien prouver; et qu'ici, comme dans bien d'autres cas en physiologie, la nature s'est enveloppée d'un voile trop impénétrable pour qu'on espère jamais pouvoir en découvrir le mystère.

Les causes de sa périodicité ne sont peut-être pas moins obscures, quoi qu'en aient dit *Aristote*, *Vanhelmont* et le grâcieux auteur du Système de la femme, en la rapportant à l'influence des astres, aux phases de la lune; car, s'il en était ainsi, les femmes auraient leurs menstrues aux mêmes époques, aux mêmes phases lunaires, ce qui est évidemment contraire aux observations de tous les jours.

Quel est le siége, quelle est la source de la menstruation? Je ne m'arrêterai point à discuter les diverses opinions qui ont été émises à ce sujet : on sait qu'il est maintenant hors de doute que les règles peuvent venir soit de la partie supérieure du vagin, soit de la cavité du col, et, ce qui est le plus ordinaire, de l'intérieur de la matrice;

qu'il est excessivement probable que c'est par exhalation, à la manière des hémorrhagies des autres surfaces muqueuses, qu'elles s'effectuent; mais qu'il est difficile de déterminer si le sang est fourni par les extrémités capillaires des veines ou par celles des artères.

Les causes finales de cette évacuation paraîtront moins douteuses, si l'on réfléchit à sa nécessité pour que la femme soit apte à se reproduire, à sa suppression, pour ainsi dire devenue indispensable pendant la durée de la grossesse et de la lactation, bien que l'on cite des femmes qui ont conçu et nourri leurs enfans sans jamais avoir été réglées, et d'autres qui ont continué de l'être ou qui ne l'ont été que durant ces mêmes époques. Mais des exceptions si peu communes suffisent-elles pour porter atteinte à une loi aussi générale? Il est donc pour le moins probable que la menstruation sert à favoriser la conception, fournit à l'accroissement du germe fécondé, et à la sécrétion de la nourriture qui lui est destinée, une fois qu'il est sorti de l'utérus.

Je sais que l'on pourra m'objecter que pendant les premiers mois de la grossesse, l'embryon, à peine ébauché, n'a pas besoin d'une aussi grande quantité de sang pour se nourrir; que la suppression peut être causée par la présence des membranes qui ferment l'orifice de l'utérus, puisque chez certaines femmes l'écoulement continue s'il provient du col ou du vagin; que pendant la lactation, si le même obstacle n'a pas lieu, il suffit d'une excitation portée sur un organe qui a une grande sympathie avec l'utérus pour s'opposer à l'écoulement des règles; enfin que les femelles d'animaux qui se multiplient par les mêmes voies que l'homme n'y sont point assujetties, et que cependant leurs petits se nourrissent, croissent et se fortifient avant et après la naissance. Mais je répondrai à mon tour, pourquoi si la menstruation n'est d'aucune utilité, de même que dans une suppression provenant de toute autre cause accidentelle, la femme n'en est-elle pas également incommodée? Pourquoi, si l'évacuation a lieu pendant la grossesse, est-elle plus sujette à l'avortement? Pourquoi le fœtus, s'il parvient à terme, est-il toujours si chétif? Pourquoi la femme qui nour-

rit est-elle quelquefois si promptement épuisée, si la menstruation vient à se manifester? Pour ce qui est des femelles d'animaux, bien qu'on ne puisse pas trop se rendre compte de ce fait, on devrait cependant d'autant moins s'en étonner, que l'espèce humaine diffère essentiellement de la bête, soit par rapport à son organisation, sa manière de vivre, et tous les autres attributs qui nous placent au *summum* de l'échelle des êtres organisés et vivans?

C'est pour avoir voulu faire un rapprochement trop forcé entre ces deux espèces d'êtres, cependant bien distinctes, que *Émett*, *Roussel*, ainsi que plusieurs autres médecins, ont prétendu que le phénomène de la menstruation n'est point dans l'ordre de la nature; que cette incommodité n'est que le résultat de nos institutions sociales; le docteur *Aubert* tend même à prouver que les règles sont une maladie. La plupart se fondent en outre, pour démontrer l'inutilité de cette fonction, sur ce que les femmes n'y furent point originairement soumises; *Roussel* prétend encore que cette évacuation est inconnue au Brésil et chez plusieurs nations sauvages : mais d'abord, rien n'atteste que cet écoulement n'ait pas existé de tous les temps, tandis qu'on trouve la preuve du contraire dans les livres les plus anciens; les lois de Moïse, comme je l'ai déjà dit, en font mention; il est en outre reconnu par des relations de voyageurs, plus récentes et plus exactes, que toutes les femmes, à quelque race, à quelque pays qu'elles appartiennent, sont plus ou moins réglées. Pour ce qui est de celles du Brésil, je me suis entrenu plusieurs fois à ce sujet avec des naturels du pays, qui m'ont assuré que leurs femmes n'en étaient point exemptes.

« Comment concevoir, dit M. *Jouard*, comme le produit d'un état social, une évacuation qui se trouve chez les femmes de tous les pays et de tous les temps, à quelques exceptions infiniment rares; qui, chez toutes, est soumise à des règles constantes, invariables; qui est rigoureusement indispensable pour la conservation de la santé, et dont les dérangemens menacent souvent la vie; paraît, existe et cesse aux mêmes époques; qui, chez toutes, est précédée de symptômes

plus ou moins marqués, qui annoncent ce moment critique et les efforts que fait la nature pour son développement primitif, à l'époque déterminée par elle? » Pourquoi cette tendance à se reproduire par d'autres évacuations également périodiques, lorsqu'elle vient à être supprimée? Pourquoi ces accidens si redoutables, ces maladies qui déconcertent le médecin lui-même, soit par leur nombre, soit par leurs anomalies, si l'on ne parvient promptement à la rétablir?

La menstruation est donc une fonction naturelle, caractéristique et nécessaire au sexe, suivant l'expression de *Roussel* lui-même; la source de la santé, comme l'a dit encore un accoucheur célèbre, et non pas une maladie. Mais les rapports intimes qui unissent cette fonction de l'utérus avec les autres fonctions de l'économie sont tellement réciproques, que l'altération de l'une entraîne presque nécessairement la lésion des autres. La première apparition des règles s'établit-elle avec difficulté, sont-elles troublées, arrêtées, supprimées dans leur cours, une foule de phénomènes sympathiques apparaissent, et constituent dans leur ensemble, suivant la nature des causes et celle du tempérament de la femme, les maladies souvent les plus disparates et les plus singulières; mais si, au contraire, elle se fait d'une manière uniforme et régulière, on observe un bien-être général dont elle est évidemment la cause. Voyez cette jeune fille impubère, en proie à ces éruptions cutanées, à ces accès épileptiformes, à ces engorgemens scrophuleux qui la consument et la désespèrent; tous les soins, tous les secours de l'art lui ont été jusqu'alors inutilement prodigués. Tout à coup une voix puissante se fait entendre, c'est celle de l'utérus qui réclame ses droits : un écoulement salutaire vient enfin s'établir, et avec lui, apparaissent tous les signes de la santé la plus florissante et la moins espérée!

De l'aménorrhée primitive.

Lorsque la jeune fille est parvenue à cet âge où la menstruation tend à s'établir, si l'écoulement sanguin n'a pas lieu, on ne tarde pas

à remarquer des troubles nombreux dans l'économie ; et comme cette rétention, soit par ses causes, soit par ses symptômes, soit par ses effets, soit enfin par le traitement qu'elle exige, ne diffère le plus ordinairement en rien de l'aménorrhée proprement dite, je la désignerai sous le nom d'*aménorrhée primitive*, pour la distinguer de cette dernière, que j'appellerai, par rapport à cette autre époque de la vie où elle se manifeste, *aménorrhée consécutive.*

Les causes indépendantes de tout vice de conformation des organes utérins, les seules dont je doive parler ici, les autres étant du domaine de la chirurgie, peuvent tenir ou à une trop grande susceptibilité nerveuse, ou à une constitution pléthorique, ou enfin, ce qui est le plus ordinaire, à un état de faiblesse générale.

« Chez les filles d'une trop grande susceptibilité nerveuse, dit *Gardien*, la révolution périodique s'annonce rarement sans orages. L'état d'excitation précoce où se trouve le moral chez elles, loin de favoriser l'évacuation naturelle, est propre à la contrarier. Les émotions variées qui les tourmentent réveillent, il est vrai, prématurément les organes sexuels, y portent un feu encore inconnu ; mais ceux-ci sont irrités spasmodiquement par ces secousses qui jettent chez elles les racines de l'hystérie et de tous les désordres futurs de la menstruation. »

Chez celles qui sont pléthoriques, dont les propriétés vitales sont exaltées, la menstruation peut encore être retardée, parce que l'utérus est devenu le siége d'une érection fluxionnaire qui s'oppose à la sortie du liquide. C'est aussi dans ce tempérament qu'on observe une tendance aux congestions sanguines, aux inflammations, aux hémorrhagies, aux éruptions cutanées, etc.

Y a-t-il, au contraire, prédominance du système lymphatique ; la jeune fille est-elle d'une constitution faible, détériorée, c'est principalement la maladie connue sous le nom de *chlorose*, l'infiltration des membres, la bouffissure de la face, la pâleur de la peau, en un mot, l'asthénie qu'on observe.

La connaissance des causes qui influent sur le développement de la menstruation, les phénomènes insolites qui se manifestent, suf-

fisent ordinairement pour établir le diagnostic, le jugement que l'on doit en porter, et pour diriger le médecin dans les conseils qu'il doit donner aux jeunes personnes, arrivées à cet âge critique de la puberté. Dans tous les cas, il sera plus prudent de recourir au toucher, pour s'assurer qu'il n'existe aucun vice de conformation, ce qui pourrait être une contr'indication à divers modes de traitement que l'on voudrait employer. Pour ce qui est du reste, je ne m'arrêterai point à des considérations plus étendues, pour ne pas être obligé à des répétitions inutiles au sujet de la suppression des menstrues, dont je vais à l'instant m'occuper.

De l'aménorrhée consécutive.

Pour décrire avec ordre tout ce qui a rapport à l'aménorrhée, je vais traiter successivement de ses causes, que je diviserai en *prédisposantes* et *occasionelles ;* de ses symptômes, de son diagnostic, de son prognostic, enfin de son traitement, qui sera distingué en *traitement préservatif* et en *traitement curatif.*

Causes prédisposantes. Elles sont relatives à la constitution générale de l'individu, à la constitution particulière de l'utérus, ou enfin à l'éducation et au genre de vie.

Les causes relatives à la constitution générale de l'individu sont les tempéramens sanguin, lymphatique et nerveux : on sait que la prédominance exagérée de l'un des appareils qui constituent l'économie est déjà un pas fait vers la maladie ; voyons comment ceux-ci se caractérisent, et de quelle manière ils peuvent contribuer à la production de l'aménorrhée.

Le tempérament sanguin s'annonce par une poitrine large et bien développée, un cœur volumineux, la saillie des vaisseaux superficiels, un teint coloré, une respiration grande et facile, une démarche fière et hardie, les cheveux noirs ou foncés, un embonpoint médiocre. Ce tempérament, peut disposer aux suppressions men-

struelles, en favorisant les congestions sanguines locales. Les vaisseaux de l'utérus, gorgés de sang, distendus par l'afflux du liquide, ont perdu leur contractilité naturelle, et peuvent rester dans un tel état de torpeur, qu'ils ne peuvent plus l'exhaler au dehors. Ici, comme dit *Gardien*, la nature succombe comme affaissée sous le poids de ses propres forces.

Le tempérament lymphatique est caractérisé par la prédominance des vaisseaux de ce nom, par la finesse et la pâleur de la peau, par l'abondance du tissu cellulaire qui donne aux membres ces contours grâcieux que nous admirons chez la femme, par la lenteur des mouvemens, par l'atonie de tous les appareils. Chez elle la chevelure est blonde ou châtain, la circulation peu developpée, les sensations presque anéanties. Ici l'utérus ainsi que tous les autres organes manquent de l'énergie nécessaire pour remplir les fonctions qui leur sont dévolues.

On reconnaît le tempérament nerveux à une maigreur prononcée, à une sensibilité extrême, une imagination ardente et facile à émouvoir; chez les femmes de ce tempérament, les idées se succèdent avec une étonnante rapidité, le sommeil est léger et souvent agité par des rêves; les fonctions se troublent aisément ou s'exécutent mal : de là ces dérangemens nombreux et variés de toute l'économie, et principalement de la menstruation.

L'excès ou le défaut de sensibilité de l'appareil utérin n'ont pas une influence moins marquée sur la libre exécution de cette fonction importante; mais c'est surtout dans l'éducation et le genre de vie, ces deux puissans modificateurs des tempéramens généraux et de la constitution particulière de l'utérus, qu'il faut chercher les causes bien plus puissantes encore de l'affection dont il s'agit.

« C'est une loi fondamentale de l'économie animale, dit *Royer-Collard*, que les organes ne croissent et ne se fortifient qu'en remplissant la mesure d'action qui leur est propre. Lorsqu'ils sont suffisamment exercés, les forces de la vie appelées sans cesse vers chacun d'eux se distribuent entre tous dans une proportion constante et uniforme, et

de cette distribution, toujours régulière, résulte l'harmonie de la santé. »

Qui ne conçoit, en effet, les funestes inconvéniens de cette éducation mal dirigée que reçoivent les jeunes filles avant l'âge de la puberté. Traînant dans une indolente oisiveté, dans une éternelle contrariété de leurs goûts et de leurs penchans naturels, si prononcés pour un exercice turbulent et actif, une vie concentrée dans la sphère étroite des distractions domestiques, évitant jusqu'aux moindres vicissitudes atmosphériques, faisant usage d'alimens devenus trop substantiels, ou suivant un régime trop régulier et trop sévère, se livrant à un sommeil immodéré sur des lits trop mollement préparés : de là ces dépravations du goût, ces langueurs d'estomac, ces digestions perverties, ces altérations de toutes les fonctions animales. Si en même temps les agitations trop souvent réitérées du système nerveux, si des impressions morales vives, si l'exaltation prématurée des passions, favorisée par des lectures, par des entretiens lascifs et tendres, viennent émouvoir leur imagination déjà trop ardente, alors le mal aura comblé la mesure; les anomalies nerveuses surviendront en foule, et s'opposeront, à l'époque déterminée par la nature, aux salutaires efforts que celle-ci voudra faire; ou bien, en accélérant cette époque où l'utérus doit entrer en action, ses fonctions, bouleversées pour jamais, ne pourront être susceptibles de prendre dans leur exercice une marche désormais régulière.

Si je ne craignais de joindre à tant de causes, provenant d'une éducation vicieuse, le genre de vie que mènent certaines femmes d'aujourd'hui, que ne dirais-je pas enfin de celles qui, abusant de la liberté qui leur est donnée, esclaves du caprice des modes et des vains préjugés du monde, dont elles font, au préjudice de leur santé, l'ornement et les charmes, sacrifient à leurs propres plaisirs, et surtout au désir de plaire, ce qu'elles devraient avoir de plus cher, même avant la beauté! On concevrait encore avec moins de peine, comment chez un sexe dont le moral est sans cesse tourmenté, tous les organes fatigués, épuisés par mille secousses, par mille émotions

diverses, la discordance qui résulte de cette irrégularité d'action des organes, peut sympathiquement réagir sur l'intégrité des fonctions utérines.

Ainsi, de même qu'un genre de vie trop compassé, en asservissant celui qui le mène à l'empire de l'habitude, peut devenir funeste, de même l'excès contraire, est souvent la cause des maladies les plus graves.

Chez les femmes dont la constitution générale a été affaiblie par des maladies antérieures, par des hémorrhagies ou d'autres évacuations abondantes, une nourriture insuffisante et malsaine, une habitation humide, des passions tristes, des chagrins profonds, de grands travaux, la misère; chez celles dont les propriétés vitales ont été excitées par une nourriture trop succulente, l'abus des liqueurs alcoholiques, l'usage immoderé du café, des épices, et autres stimulans de ce genre, c'est aussi à un défaut d'énergie ou à un surcroît de sensibilité que l'on doit rapporter ces dispositions aux suppressions lentes de la menstruation, et que la cause la plus légère peut subitement occasioner.

Causes occasionelles. En exposant les effets de l'éducation, du genre de vie, des passions, j'ai fait connaître les causes les plus actives et les plus universelles des altérations des tempéramens, et par suite, l'influence que ceux-ci peuvent avoir sur la production de l'aménorrhée. Il en est d'autres, moins générales et plus accidentelles, qui peuvent agir indépendamment de toute disposition antérieure, et dont l'action se manifeste en imprimant, à l'approche ou à l'instant même de la menstruation, un ébranlement physique ou moral, capable d'intervertir instantanément l'ordre régulier de cette fonction naturelle : telles sont l'impression subite d'un air froid, l'immersion des membres, et surtout des pieds dans l'eau froide, les applications de même nature ou astringentes à la vulve, ou leur injection dans le vagin; les boissons froides et acides; toute émotion vive, comme la haine, la jalousie, la colère, l'annonce d'une nouvelle inattendue,

pouvant causer une joie trop vive ou un chagrin violent; une détonnation d'arme à feu ou d'un coup de tonnerre; la saignée intempestive du bras, les hémorrhagies, les plaies, les contusions, les brûlures, toute irritation violente survenue dans quelque partie du corps; enfin, tous les médicamens qui peuvent opérer une révulsion active, tels que les rubéfians, les vésicans, les émétiques, les purgatifs, etc.

Symptômes. Les symptômes de l'aménorrhée sont d'autant moins marqués que la suppression s'est faite d'une manière insensible, que la femme était habituée à perdre une moins grande quantité de sang, qu'elle est moins pléthorique et d'une moins grande susceptibilité nerveuse; enfin suivant que la suppression, si elle a été subite, a eu lieu à une époque plus voisine de la fin de la période menstruelle que de son commencement. Chez les femmes qui se trouvent dans des conditions opposées, l'impression que reçoivent alors l'utérus et toute l'économie produit des désordres beaucoup plus marqués : tels sont, si la femme est pléthorique, un sentiment de chaleur et de tension douloureuse dans la région hypogastrique, des tranchées utérines; et, si la réaction locale est plus violente, la métrite aiguë la gangrène, même des parties génitales, comme cela a été plusieurs fois observé. La *fièvre inflammatoire* des auteurs, qui n'est à mon avis, le plus ordinairement, qu'une fièvre symptomatique d'une congestion sanguine plus ou moins considérable de l'utérus ou des autres arganes; des hémorrhagies, telles que des épistaxis, des hémoptysies, des hématémèses, la sortie du sang par les yeux, les oreilles, le canal intestinal, les voies urinaires, la peau, les surfaces ulcérées; tous ces symptômes sont d'autant plus redoutables qu'ils affectent un organe plus essentiel à la vie, et de tous, c'est le poumon, le cerveau, les voies digestives, les membranes séreuses, qui paraissent être les plus susceptibles de s'enflammer, et présentent les accidens les plus graves; ou bien, si par une disposition particulière quelconque, les autres viscères, les autres organes sont plus irritables, c'est sur eux que le sang se portera de préférence, pour y

développer ou favoriser la formation des maladies auxquelles ils se trouveront le plus disposés.

Chez les femmes d'un tempérament nerveux, outre quelques-uns des symptômes dont je viens de parler, ce sont plus particulièrement des altérations d'une autre espèce qu'on observe. « Rien ne prouve mieux, dit encore *Royer-Collard*, l'influence sympathique de l'utérus sur les autres organes, que les innombrables névroses qui accompagnent les suppressions menstruelles ou qui leur succèdent; aucune malade n'en est entièrement exempte; et lorsque la constitution du sujet, celle des organes utérins et le genre de vie qui a précédé en favorisent le développement, elles présentent un tableau tout à la fois si extraordinaire et si mobile, que le médecin le plus instruit peut en être déconcerté. On voit alors les phénomènes les plus étonnans éclater tout à coup, tourmenter tour à tour les malades, agiter tous les systèmes, altérer toutes les fonctions, et jeter toute l'économie dans le trouble universel. »

Lorsque l'aménorrhée date déjà de quelque temps, indépendamment des symptômes propres aux tempéramens sanguin et nerveux, on voit survenir, surtout chez les femmes lymphatiques, des maladies chroniques, telles que la chlorose, la leucorrhée, la métrite, et par suite le squirrhe ou le cancer de l'utérus, les engorgemens lymphatiques; en un mot, il n'est presque point d'affection, de quelque nature qu'elle soit, qui ne puisse être le résultat d'une suppression lente ou subite de la menstruation. Il n'est pas rare, non plus, de voir chez le même individu plusieurs symptômes propres à chaque tempérament se trouver réunis. Je ferai remarquer, toutefois, que l'aménorrhée, surtout celle qui s'établit d'une manière lente et progressive, au lieu d'être une affection primitive, peut n'être quelquefois qu'un symptôme d'une maladie de l'utérus ou d'un organe plus ou moins éloigné, dont l'existence ne se montre pas toujours immédiatement à la suite de la suppression des règles; que quelquefois elle peut aggraver la maladie dont elle dépend, et doit être combattue, tandis que, dans

d'autres circonstances, elle lui est, au contraire, devenue favorable, et doit, par conséquent, être respectée.

Un des phénomènes les plus singuliers qui succèdent à la suppression des menstrues sont, sans contredit, les hémorrhagies ou autres évacuations supplémentaires que l'on voit survenir. On ne peut en trouver un exemple plus remarquable que celui rapporté par *Gardien*, et observé chez une jeune fille de la Salpêtrière, qui eut successivement, pendant plusieurs années, à la suite d'une suppression des règles, un écoulement périodique de sang qui se fit par les yeux, les oreilles, le nez, les poumons, l'estomac, le bras, le pouce, le nombril et les extrémités inférieures.

Je pourrais citer encore un exemple de déviation des menstrues chez une jeune personne que je connais, et qui, tous les mois, rend par les vaisseaux hémorrhoïdaux une quantité de sang assez abondante pour suppléer au défaut de l'évacuation naturelle.

Brera rapporte, dans son Essai clinique sur l'iode, l'observation d'une femme qui, par suite d'une mauvaise nourriture et des travaux de la campagne, ayant eu une suppression de menstrues, fut sujette tous les mois, pendant deux ans, à un flux dysentérique qui durait de cinq à six jours.

Le même auteur cite encore des observations de crachemens purulens succédant à une aménorrhée, s'exaspérant aux époques où l'évacuation utérine avait coutume de se faire, pour diminuer ou disparaître ensuite.

Je me souviens avoir vu un cas analogue, il y a quelques mois, chez une femme qui se trouvait à l'hôpital de la Charité, dans le service de M. le professeur *Fouquier*.

Ainsi, tantôt ce sont des fièvres, des phlegmasies, des éruptions cutanées, des névroses, des hémorrhagies, ou autres évacuations qui, devenues périodiques, coïncideront, par leur apparition ou leur exacerbation, avec les époques accoutumées de la menstruation, et dont quelques-unes pourront, en quelque sorte, lui devenir supplémentaires.

Diagnostic. Le diagnostic de l'aménorrhée ordinairement n'est pas difficile à établir, puisqu'il se tire du fait même de l'absence des règles ou de leur diminution, à l'époque de leur apparition accoutumée. Cependant, il peut arriver, dans ce dernier cas, surtout lorsque la diminution s'est faite d'une manière lente, que la femme n'ait pas songé à rapporter à cette cause les dérangemens qu'elle éprouve; il s'agit, en outre, de déterminer les cas où cette suppression n'est qu'un symptôme de quelque maladie cachée. Certaines femmes peuvent se tromper en attribuant à une cause accidentelle une suppression qui n'est que l'effet d'une grossesse, et *vice versâ;* j'ai vu à la Charité, il n'y a pas encore deux mois, une malheureuse qui, pour s'être fait saigner au bras par suite d'une semblable méprise, eut un avortement qui fut suivi d'une métrorrhagie abondante dont elle faillit être victime : aussi le médecin a-t-il quelquefois besoin de l'attention la plus scrupuleuse, non-seulement pour éviter l'erreur, mais encore les piéges qu'on pourrait lui tendre. En effet, d'autres, dans le criminel dessein d'étouffer le fruit d'un commerce illicite, peuvent feindre d'éprouver les phénomènes ordinaires à une aménorrhée, espérant que les moyens propres à rappeler les menstrues, les conduiront au but qu'elles désirent; d'autres fois, enfin, c'est une femme qui, avertie du retour de l'âge par la cessation du flux périodique, cherche, par des moyens qui ne sont pas toujours sans danger, à prolonger artificiellement les marques d'une jeunesse qui n'est plus. Il vaut donc mieux, lorsqu'on a quelques doutes, temporiser autant qu'il est possible, jusqu'à ce que l'on parvienne à connaître la véritable cause; on mettra par ce moyen sa réputation à l'abri, sans compromettre le salut de la femme qui consulte, ni peut-être celui d'une innocente créature, que chercherait à détruire une coupable mère.

Prognostic. Pour établir le prognostic de l'aménorrhée, il faut avoir égard à la cause qui l'a déterminée, à son ancienneté, et enfin à la nature et à la gravité des symptômes qui l'accompagnent.

Celle qui tient à une altération générale de la constitution de l'individu, à un état de faiblesse et d'épuissement, à des affections morales profondes, à des chagrins violens, est beaucoup plus grave et plus rebelle que celle qui est dûe à une cause accidentelle sans dispositions préalable, bien que dans ce dernier cas elle donne lieu à des affections plus aiguës, mais dont la résolution s'obtient aisément, à cause de la plus grande facilité à rétablir l'écoulement supprimé. Plus l'aménorrhée est ancienne, et plus elle est difficile à guérir ; et si elle remonte déjà à plusieurs années, on ne doit pas trop compter sur la possibilité d'en triompher. Quelquefois il arrive que l'économie s'habitue à la privation de l'écoulement, et qu'elle n'en éprouve aucune incommodité par la suite. Quant au prognostic que l'on doit établir relativement à la gravité des accidens qui peuvent survenir, il faudrait, pour indiquer à cet égard des données suffisantes, passer en revue un cadre nosographique tout entier. En général, il sera d'autant plus fâcheux suivant le plus d'importance de l'organe secondairement affecté et les circonstances moins favorables où la malade se trouvera placée.

Traitement. Le traitement de l'aménorrhée est préservatif ou curatif.

Traitement préservatif. Le traitement préservatif consiste à empêcher le développement des causes prédisposantes, ou à corriger la disposition qui les constitue, et à prévenir, autant qu'il est possible, l'action des causes occasionelles.

J'ai tâché de démontrer, en parlant des différentes causes prédisposantes, l'influence que celles-ci peuvent avoir sur la production de l'aménorrhée ; et comme elles dépendent presque toutes ou du tempérament, ou de l'éducation ou du genre de vie, c'est en opposant au premier l'action convenablement dirigée des deux autres que l'on parviendra à prévenir une mauvaise constitution générale, si elle n'existe pas encore, et à la corriger si elle s'était déjà manifestée.

Ainsi, si la femme est d'un tempérament sanguin, elle diminuera la tendance à la pléthore en respirant un air pur, en s'abstenant des préparations excitantes et des assaisonnemens de haut goût, en faisant usage de boissons légèrement acidulées, en s'interdisant l'usage des chaufferettes; qu'elle évite surtout l'oisiveté et une vie trop sédentaire; elle devra travailler, se promener, se distraire, autant que ses forces pourront le lui permettre, mais toujours sans excès; qu'elle modère la durée du sommeil, et que son lit tienne le milieu entre une dureté excessive et une mollesse voluptueuse.

Y a-t-il prédominance du système lymphatique, un régime contraire devra être observé; un air vif et sec, une insolation fréquente, les alimens toniques et excitans, l'usage continuel, quoique modéré d'un vin généreux; les frictions sèches sur la peau, la promenade et l'équitation, tout ce qui pourra vaincre la tendance naturelle au repos, en ranimant les forces vitales, les retireront de leur état d'inertie; qu'elles règlent aussi le repos de la nuit entre la veille trop prolongée et le sommeil immodéré qui ruinent le tempérament et l'épuisent.

La femme est-elle d'un tempérament nerveux, il faudra employer tous les moyens propres à fortifier le système musculaire, en diminuant la sensibilité nerveuse : ainsi, on prescrira un air doux, une habitation tranquille, des vêtemens capables de soustraire le corps aux injures atmosphériques, des bains tièdes un régime doux, choisi de préférence parmi les substances végétales non farineuses, et la chair des jeunes animaux; les promenades modérées et fréquentes, tout ce qui pourra distraire sans fatiguer l'esprit; on évitera toutes sensations, toutes impressions morales vives, on réformera les goûts, les habitudes vicieuses, en éloignant avec soin tous les objets capables de les susciter.

La conduite qui vient d'être indiquée devra éprouver des modifications qu'il sera toujours facile de saisir, lorsque les caractères qu'on assigne aux divers tempéramens se trouveront confondus dans le même individu.

Les moyens hygiéniques mentionnés pour les tempéramens nerveux et lymphatique sont applicables, les premiers à l'excès, les seconds au défaut de sensibilité utérine. Dans tous les cas, il peut devenir nécessaire de recourir à une médication plus ou moins active.

L'affaiblissement causé par des maladies antérieures, par des hémorrhagies ou autres évacuations abondantes, demande une nourriture très-réparatrice, avec l'emploi, sagement combiné, d'une médication tonique, et de plus la guérison de ces évacuations sanguines ou autres, si de leur guérison ne doivent pas résulter des accidens plus graves que ceux qu'elles déterminent. Pour ce qui est des chagrins violens, si la femme est en proie aux fureurs de la haine ou de la jalousie, c'est à l'éloquence persuasive de l'amitié qu'il appartient de ramener le calme et la paix de l'ame, sans lesquels tous les autres moyens seraient infructueux.

On préviendra l'action des causes occasionelles en évitant, à l'approche ou au moment de la menstruation, toutes les impressions physiques et morales fortes, telles que l'action subite du froid et de l'humidité, la frayeur, la colère et tout ce qui peut susciter des commotions violentes dans l'économie.

Traitement curatif. La nature des causes, celles des symptômes, le tempérament des malades, l'ancienneté plus ou moins grande de l'affection, telles sont les circonstances qui doivent diriger le médecin dans le choix des moyens nombreux et variés qui constituent le traitement de l'aménorrhée.

La suppression est-elle due à une cause légère, surtout si elle est indépendante de toute disposition préalable, les moyens les plus simples suffiront ordinairement pour la faire disparaître : ainsi, lorsqu'elle succède à l'impression subite du froid, quelques boissons chaudes légèrement diaphorétiques, les pédiluves simples, le repos du lit, prescrits immédiatement ; les bains, les doux antispamodiques, tels que l'infusion de tilleul, de feuilles d'oranger, si elle est due à une émotion vive de l'âme.

S'il se déclare des symptômes consécutifs plus ou moins graves, qui nécessitent un traitement particulier et plus actif, comme ils dépendent ordinairement d'une constitution pléthorique ou d'une trop grande susceptibilité nerveuse, on combattra les premiers par les délayans et les antiphlogistiques appropriés : ainsi, les bains de siége, quelques sangsues à la vulve, des cataplasmes à la partie interne des cuisses. Si l'irritation est plus violente, la saignée générale, les fomentations émollientes ou narcotiques, surtout s'il y a des tranchées utérines, des douleurs dans les lombes qui paraissent être le résultat d'une inflammation de la matrice ou d'une congestion sanguine trop forte, qui s'oppose à la sortie du sang. On s'abstiendra, dans ce cas, des bains de pieds sinapisés, des sangsues à la vulve, des ventouses scarifiées, qui sont généralement recommandés, parce qu'ils ne feraient qu'augmenter la congestion au lieu de la diminuer, et pourraient occasioner des accidens plus ou moins redoutables.

On opposera aux symptômes nerveux les antispasmodiques, les bains entiers, les calmans, un régime doux ; mais, comme ils dépendent de la suppression du flux menstruel, et que sans lui on chercherait vainement à en triompher, il faudra essayer à le rétablir par des moyens convenables. Ceux qui me paraissent les plus propres à remplir ce but, c'est, en même temps qu'on administrera contre les accidens nerveux de doux narcotiques, tels que la tridace, l'extrait de pavot, l'acétate de morphine, qui sont les moins excitantes de toutes les préparations opiacées ; d'avoir soin d'entretenir la chaleur des pieds, qui tendent toujours à se refroidir, par des flanelles chaudes ou des cataplasmes excitans ; de diriger des fumigations aromatiques, des vapeurs d'eau chaude, d'eau de guimauve ou d'armoise, vers les parties génitales externes, ou de favoriser leur introduction dans le vagin au moyen d'un entonnoir ; de prescrire tour à tour des bains de siége simples ou de pieds, avec addition d'un peu de farine de graine de moutarde, de vinaigre ou de muriate de soude ; de légers sinapismes aux pieds, aux jambes, à la partie interne des cuisses ; quelques lavemens légèrement âcres ; enfin, des sangsues

en petit nombre à la vulve, des ventouses sèches ou scarifiées aux cuisses ou aux aines. On voit aussi, lorsque l'aménorrhée est accidentelle, et a été produite d'une manière subite, une petite saignée du pied ou du bras réussir presque immédiatement lorsqu'il y a développement du pouls ou signe de pléthore. Ces moyens, sagement combinés sont presque constamment suivis d'un succès complet au bout d'un temps quelquefois très-court, et doivent, sans contredit, être préférés à ces médications incendiaires que prescrivent la plupart des médecins empiriques, pour qui les mêmes moyens sont bons dans tous les cas, bien que la même maladie puisse se présenter sous mille aspects différens.

Dans le tempérament lymphatique, on pourra accorder la préférence aux toniques et aux excitans, tels que les diverses préparations ferrugineuses, les eaux minérales sulfureuses, les pilules bénites de *Fuller*, de *Rufus*, le safran, l'armoise, la canelle, le quinquina, le café, l'absynthe, etc., pourvu qu'il n'y ait aucun signe d'irritation gastro-intestinale, et que les organes aient besoin d'être fortement excités. Il en est de même des purgatifs drastiques, tels que l'ellébore, l'aloës, etc., qui ne devront être employés qu'après qu'on aura inutilement fait usage de moyens plus doux. A plus forte raison combien ne devra-t-on pas être réservé sur l'emploi des substances d'une plus violente énergie, telles que les diverses teintures, l'huile essentielle de thérébentine, la coloquinte, la rue, la sabine, etc.

Brera, dans ces derniers temps, a cité l'iode comme un emménagogue puissant; plusieurs autres médecins l'ont aussi employé à peu près en même temps dans les hôpitaux de Paris, et particulièrement à l'hôpital Saint-Louis, avec des succès qui semblent confirmer ce qu'en avait dit l'auteur italien.

L'électricité peut aussi être employée avec avantage chez les individus peu sanguins et surtout peu irritables.

Pendant les premiers mois qui suivent la suppression du flux menstruel, la nature conserve de la tendance à le reproduire à certaines époques accoutumées. C'est surtout alors qu'il faut recourir aux

moyens propres à favoriser le mouvement fluxionnaire qui tend à s'établir.

Les suppressions dues à des causes morales profondes sont les plus difficiles à guérir ; on n'y parviendra qu'autant qu'on pourra détruire ces affections elles-mêmes. En un mot, que l'aménorrhée dépende ou d'un vice de tempérament, ou d'une faiblesse générale causée par des maladies antérieures, ce n'est qu'en combattant ces dispositions primitives qu'on aura quelques chances de succès.

Pour ce qui est des affections auxquelles l'aménorrhée donne lieu, elles ne devront que secondairement fixer l'attention du médecin, à moins qu'elles ne soient de nature à mettre la vie des malades en danger.

Si l'aménorrhée date déjà de plusieurs années, on ne devra pas trop fatiguer les malades par des médications le plus souvent inutiles. Il faudra se borner alors à leur rendre plus supportables les maladies qu'elle entraîne, si de leur disparition devaient résulter des accidens plus graves eux-mêmes.

Il n'est pas besoin de dire que la plupart des moyens de traitement dont je viens de parler sont applicables dans les cas de simple diminution des menstrues, de même que dans ceux où les règles n'ayant point encore paru, tendraient à s'établir, mais en seraient empêchées par des causes étrangères à tout obstacle physique, ou du moins que rien ne porterait à soupçonner; car, on conçoit alors combien pourrait devenir funeste une méprise qu'il n'est pas toujours facile d'éviter.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 7, *aph.* 71.

II.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

III.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

IV.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguinem è naribus effluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

V.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

VI.

Si mulieri purgationes non prodeant neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant, hanc in utero gerere, putato. *Ibid.*, *aph.* 61.